

Georg Bossong

## **QU'EST-CE QU'EXPLIQUER EN LINGUISTIQUE? PERSPECTIVES TYPOLOGIQUES ET UNIVERSALISTES**

[(81) Dieter Kremer (ed.), *Actes du XVIIIe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes (1986)*, tome II, section III, « Linguistique théorique et linguistique synchronique ». Tübingen : Niemeyer, 3-12]

Expliquer, c'est faire comprendre ; c'est soumettre des données complexes et multiples à une conceptualisation unitaire. Ceci implique toujours une certaine réduction ; il s'agit de simplifier, d'éliminer tous les détails jugés non pertinents. Toute explication présuppose qu'on passe à un niveau supérieur d'abstraction.

Expliquer veut dire aussi « élucider les causes ». Or, une relation causale est nécessairement une relation temporelle : pour que deux phénomènes soient en relation de cause à effet, il faut bien qu'ils se suivent dans le temps. La notion d'explication est donc intimement liée à celle de temporalité, au sens le plus large.

La linguistique du XIXe et encore du XXe siècle avait parfois de la temporalité du langage une idée simpliste et unidimensionnelle. Elle la réduisait à l'histoire, à ce qui plus tard serait appelé la diachronie au sens étroit. La découverte de l'historicité du langage, qui trouvait son expression la plus claire et la plus rigoureuse dans l'idée des « lois phonétiques », a sans doute été extrêmement importante et fructueuse, mais elle a fait oublier qu'il y a d'autres aspects à prendre en considération et que la temporalité ne se laisse pas réduire à la seule historicité. La grande découverte des lois phonétiques permettait d'élucider avec précision les rapports de successivité existant entre, disons, un mot du français moderne et ses antécédents en ancien français, en latin et en indo-européen. Mais en décrivant le changement par des « lois », on n'a pas encore expliqué le pourquoi de ces lois ni le pourquoi du changement ; de plus, on s'expose au danger d'une régression à l'infini.

Le recours à l'histoire, au sens étroit, a sans doute un certain pouvoir explicatif ; mais ce pouvoir est limité. Les lois phonétiques permettent d'expliquer le passage d'un stade historique à l'autre, mais elles ne permettent pas d'atteindre le stade originel. On peut reconstruire l'histoire d'un mot avec une profondeur temporelle de quelques millénaires tout au plus ; au-delà, tout se perd et se brouille dans la nuit des temps. Les résultats de la linguistique historique ne sont certainement pas négligeables, bien au contraire ; mais à eux seuls, ils ne sont pas suffisants pour « expliquer » pleinement.

Ce qui vient d'être dit à propos des lois phonétiques s'applique de la même façon à tous les niveaux de l'analyse linguistique. Le débat autour de la signification primitive des cas nous fournit un exemple fort éloquent. Assumons un instant qu'il soit possible de reconstruire non seulement la forme, mais aussi le sens des cas de l'indo-européen primitif. L'optimisme régnant au XIXe siècle a considéré cela comme la reconstruction du sens primitif et authentique des formes casuelles. (C'est ce que croyait Delbrück, par exemple.) En quelque sorte, on voyait dans la reconstruction historique une explication absolue et définitive. En réalité, il est bien évident qu'elle est tout à fait relative et provisoire. Au-delà de l'horizon de l'indo-européen primitif, d'autres stades, d'autres antécédents se cachent, inaccessibles à la recherche linguistique à tout jamais. Le programme d'une linguistique historique qui cherche à expliquer en reconstruisant l'origine est voué, en dernière instance, à l'échec. On pourrait caractériser un tel programme comme une sorte d'étymologie platonicienne : la vérité, l'authenticité, la « force des mots » ou *vis verborum* comme disait Isidore de Séville, réside dans leur origine. C'est une étymologie au sens étymologique du mot. Malheureusement, en linguistique il est matériellement impossible de remonter à l'origine, car *verba volant*, et les *scripta* qui *manent* ne sont qu'une invention bien tardive.

Dans quelle direction faut-il chercher pour se sortir de cette impasse ? Puisque la notion de causalité est indissolublement liée à celle de la temporalité, il me semble qu'il faut avant tout élucider celle-ci. La notion de temporalité telle qu'elle est conçue, ou plutôt sous-entendue, dans la linguistique historique « classique » est-elle adéquate ?

Selon une tradition consacrée depuis bien longtemps, même avant la parution du *Cours* de Saussure, la notion de temporalité en linguistique se construit autour de l'opposition entre synchronie et diachronie. Sans vouloir nier l'utilité heuristique de la notion de synchronie, il faut pourtant souligner son caractère éminemment problématique. Le langage est temporel par essence : il est une activité qui se déroule dans la durée, et l'on ne peut faire abstraction de sa temporalité qu'en faussant une dimension essentielle de sa réalité. Une telle perspective peut se justifier pour certaines finalités ; elle peut être valable pour « expliquer » certaines choses puisque l'explication présuppose toujours, comme nous avons vu, une abstraction. Mais là n'est pas le cœur de la question. La vieille querelle à propos de la dichotomie saussurienne cache un autre problème plus grave et plus fondamental : celui de la temporalité du langage humain. La perspective synchronique fait momentanément abstraction du temps, reléguant celui-ci dans une perspective diachronique. Mais en faisant cela, on n'a pas encore clarifié la nature de la diachronie. Qu'est-ce que l'histoire des langues ? Comment la situer ? Quelle est sa temporalité spécifique ?

Dans les sciences biologiques, on a coutume de distinguer le niveau ontogénique, celui du développement de l'individu, et le niveau phylogénique, celui de l'évolution de l'espèce. L'homme étant un être vivant, il est tout à fait

légitime de se demander comment ces notions fonctionnent dans la temporalité du langage. Il n'y a pas de problème majeur en ce qui concerne l'ontogenèse : chaque individu acquiert la faculté de parler à un moment donné de sa vie. De nos jours, les études sur l'acquisition du langage sont très nombreuses, et pour l'instant il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce point. Il en va autrement de la notion de phylogenèse. A-t-elle un pendant en linguistique ou est-elle foncièrement étrangère à celle-ci ? Peut-elle servir de métaphore à la notion de diachronie ? L'évolution des espèces et le développement des langues montrent-ils des ressemblances ? La diachronie est-elle analogue à la phylogenèse ?

Pour moi, la réponse à toutes ces questions est franchement négative. La diachronie ne montre pas d'analogies avec la phylogenèse parce que le langage a sa phylogenèse propre. Il y a une **évolution** authentique du langage, intimement liée à l'évolution de l'homme en tant qu'espèce biologique. Et cette évolution est fondamentalement différente du **développement** des langues individuelles. Il est possible que, tout comme dans le domaine biologique, le développement individuel soit une récapitulation abrégée et simplifiée de l'évolution de l'espèce, ce qui impliquerait que l'ontogenèse linguistique de l'acquisition de la langue par l'individu permettrait de reconstruire certaines étapes de l'évolution de la faculté langagière dans l'espèce humaine. Mais cela n'a rien à voir avec la diachronie. Celle-ci est une dimension autonome, propre au langage, une dimension qui n'a pas d'équivalent dans le domaine biologique. C'est la dimension historique, une dimension spécifiquement humaine.

Le langage, au sens saussurien du terme, est une faculté biologique. Au fond, c'est un **comportement**, pas au sens du behaviorisme, mais au sens de l'éthologie. En tant que comportement, il est transmis génétiquement. Evidemment, c'est un comportement extrêmement complexe, sans commune mesure avec n'importe quel comportement animalier. Il n'en reste pas moins que biologiquement il n'est pas autre chose. Comme d'autres facultés biologiques, la faculté langagière est activée par le simple fait d'exposer le petit de l'homme au langage, sous la forme de quelque langue que ce soit. C'est un cas classique de « Prägung » (Konrad Lorenz, Irenäus Eibl-Eibesfeldt) : la faculté langagière, non spécifique, est activée par une langue historique qui va « marquer » l'esprit de l'enfant de façon indélébile. L'enfant apprend à parler en apprenant une langue spécifique, tout comme les petites oies de Lorenz apprennent à suivre une mère en suivant la leur (ou bien en suivant Konrad Lorenz lui-même, si c'est lui qui se présente à leurs yeux au moment décisif). La seule condition restrictive est que l'exposition au modèle activant ait lieu à l'âge critique. Passé cet âge, le langage ne sera plus activé qu'imparfaitement, comme le montre l'exemple des « enfants sauvages » à la manière de Kaspar Hauser.

Mais le trait différentiel qui distingue la faculté langagière de l'homme d'autres facultés biologiques, c'est le fait qu'elle s'articule en langues historiquement différenciées. Nous venons de constater que la faculté langagière peut être activée par n'importe quelle langue historique ; soulignons maintenant que

c'est une condition nécessaire : le langage ne s'acquiert que sous la forme d'une langue spécifique.

C'est le mérite de Noam Chomsky, le principal à mon avis, et peut-être le seul, que d'avoir souligné le caractère biologique de la faculté langagière. Il a insisté souvent sur ce point. Tout récemment, au cours d'un colloque autour de son œuvre organisé par la Universidad Complutense de Madrid, il vient de reformuler cette idée comme suit (je cite un résumé espagnol de son intervention) :

*El lenguaje crece en la mente. Adquirir un lenguaje no es tanto algo que hace un niño como algo que le sucede al niño, de la misma forma que le crecen brazos en lugar de alas o que le llega la pubertad en determinado grado de desarrollo. El resultado es una elaborada estructura de sistemas cognitivos que refleja la naturaleza profunda de la mente humana, un órgano biológico como los demás, con su alcance y sus límites.*  
(*El País*, 30 avril 1986).

La théorie chomskyenne du langage prend en considération l'ontogenèse et sa relation avec la phylogenèse, mais elle ne donne pas de place à ce niveau intermédiaire, qui est le niveau spécifiquement humain des langues historiques. Autrement dit : le terme anglais de *language* couvre à la fois le *langage* et la *langue* de Saussure. La langue n'a pas de place propre, elle est absorbée par le langage. Pourtant, c'est justement ce niveau intermédiaire qui constitue le domaine humain, au-delà du purement biologique. Le langage s'articule en langues différentes. L'homme est une espèce biologique, mais il a formé une infinité de pseudo-espèces culturelles.

Pour désigner ces groupements culturels, il n'existe pas de terme neutre et généralement accepté ; il se dessine là le vieux problème de distinctions entre langue et dialecte. Wilhelm von Humboldt parle de la tendance de l'homme « sich zu größeren oder kleineren Haufen zu verbinden ». Je propose d'utiliser le terme grec d'*ethnos* pour désigner ces groupements divers et d'appeler « ethno-genèse » le niveau intermédiaire entre la phylogenèse et l'ontogenèse.

De tout ce qui a été exposé jusqu'ici, il se dégage un tableau d'ensemble qu'on pourrait dénommer le modèle tridimensionnel de la temporalité du langage.

- Au niveau de l'**ontogenèse**, les changements sont rapides et par là immédiatement perceptibles ; il s'agit de l'acquisition et de l'usage conscient du langage par l'individu, en particulier de ce que Chomsky a appelé la « croissance du langage dans l'esprit ». C'est le niveau de la *parole* saussurienne.

- Au niveau de la **phylogenèse**, le rythme des changements est celui de l'évolution biologique. Cela veut dire qu'il est extrêmement lent, et par là imperceptible non seulement à l'observation directe, mais aussi à l'analyse linguistique. Du point de vue de la phylogenèse, tout ce qui est connu de l'histoire des langues, que ce soient des données documentées par écrit ou reconstruites

indirectement, se situe dans une seule synchronie. La faculté langagière n'a pas plus changé depuis l'aube de l'histoire que la condition biologique de l'espèce du *Homo sapiens*. Voilà le niveau de ce que Saussure a appelé le *langage*.

- Entre la phylogenèse et l'ontogenèse se situe le niveau de l'**ethnogenèse** dont le rythme de changement est l'histoire. C'est-à-dire qu'il est perceptible, bien que moins directement que celui de l'ontogenèse. Il se fait sentir même dans la vie quotidienne, par exemple sous la forme d'une certaine variance générationnelle. Dans les sciences linguistiques, les changements historiques sont l'objet de la recherche diachronique. La diachronie est le domaine de la variabilité des langues historiques. Il est évident qu'en termes saussuréliens c'est là le niveau de la *langue*.

Venons-en au problème de l'explication. Qu'est-ce qu'expliquer ? Quelle est la place de l'explication dans le modèle tridimensionnel qu'on vient d'esquisser ?

Comme nous avons dit, expliquer veut dire passer à un niveau supérieur d'abstraction. Or, les niveaux du modèle tridimensionnel montrent, eux aussi, des degrés différents d'abstraction. Ce sont des niveaux non seulement de l'analyse, mais aussi des niveaux d'explication : chaque transition d'un niveau d'abstraction inférieure à un niveau d'abstraction supérieure a une force explicative. Etant donné que dans notre modèle on a trois dimensions, il y a deux transitions et par là deux niveaux explicatifs. Dans ce qui va suivre, je les appelle l'abstraction première et l'abstraction seconde.

Par l'**abstraction première**, on passe du niveau ontogénique au niveau ethnogénique. La multiformité de la parole individuelle est soumise à la systématisation d'une description unitaire selon les structures de la langue donnée. On fait abstraction des particularités individuelles de chaque sujet parlant et l'on dégage les traits qui sont communs à toute une communauté linguistique. Ce qui est régulier dans l'acte de parole individuel est expliqué comme la manifestation concrète de certains principes sous-jacents, principes qui dans leur ensemble forment la langue historique en question. L'abstraction première élimine ainsi ce qui est irrégulier, asystématique et fortuit dans l'acte de parole. Elle explique les régularités laissant de côté les idiosyncrasies qui ne se laissent pas réduire à une conceptualisation uniforme. Partant des données brutes de l'observation, c'est-à-dire des énoncés concrets, elle cherche à décrire le système linguistique auquel aboutit l'enfant dans le processus d'apprentissage. Par là, elle explique la « croissance », dans l'esprit de l'enfant, de la langue historique à laquelle il se trouve exposé à l'âge critique.

Par l'**abstraction seconde**, on passe du niveau ethnogénique au niveau phylogénique. La multiformité des langues historiques est soumise à la systématisation d'une description unitaire selon les structures universelles de la faculté langagière de l'homme. Les données brutes qu'elle cherche à élucider, ce sont les systèmes linguistiques dans leur diversité typologique. La variabilité structurale

à laquelle aboutissent les langues au cours de leur histoire est expliquée en l'interprétant comme la manifestation concrète de certains principes abstraits qui la sous-tendent. Là aussi, il faut laisser de côté toutes les idiosyncrasies irréductibles. Il est évident qu'il y a bien des facteurs non universels qui déterminent le développement des langues historiques. Il n'en reste pas moins que l'essentiel de ce développement suit des lignes tracées d'avance. La diversité typologique des langues individuelles est le résultat de mouvements diachroniques divergents ; mais ces mouvements restent à l'intérieur des frontières imposées par les universaux du langage. C'est une variance limitée, et c'est dans sa limitation même que réside son explication : les *langues* des peuples réalisent, chacune à sa façon, le *langage* de l'humanité ; celui-ci explique celles-là. La recherche des universaux forme le méta-niveau explicatif de la recherche typologique. Tout comme un énoncé concret n'a de sens que s'il est conçu et interprété comme la réalisation d'un système linguistique, ce système, à son tour, ne sera compréhensible que s'il est expliqué comme la réalisation d'un système d'*universaux*.

Evidemment, il est possible de continuer la série d'abstractions successives qu'on vient d'évoquer et de chercher à expliquer la faculté langagière elle-même. Par là, on quitte définitivement le domaine de la linguistique proprement dite. Expliquer le langage est impossible en linguistique. C'est la tâche d'autres disciplines, la tâche d'un ensemble de disciplines avoisinantes capables de fournir un cadre explicatif : l'anthropologie au sens large, la psychologie, l'éthologie, la biologie et la philosophie, en particulier l'épistémologie évolutionnaire (« evolutionäre Erkenntnistheorie »). La linguistique peut expliquer la variabilité des langues en la réduisant aux principes universaux du langage. Elle ne peut pas elle-même expliquer ces principes. Le recours à l'interdisciplinarité s'avère indispensable.

Il est difficile, voire dangereux, que de vouloir illustrer une telle exposition théorique par des exemples concrets : il faut être bref, trop bref, ou bien l'on risque de dépasser très largement le cadre imposé. Dans ce qui va suivre, j'assumerai de montrer, à l'exemple d'un petit détail concret de la sémantique lexicale du français et de l'espagnol, de quelle façon l'idée de la **double abstraction** pourrait être mise en pratique. Evidemment, je ne prétends pas donner une analyse exhaustive du problème empirique en question, encore moins fournir les éléments d'une méthodologie générale de la typologie et de la recherche des universaux. C'était et ce sera l'objet d'autres études.

Partons de l'observation d'un phénomène de parole. Dans le domaine des verbes de perception, le français aussi bien que l'espagnol disposent de deux verbes fondamentaux pour la vue et l'ouïe, deux verbes qui se distinguent par un trait qu'on pourrait dénommer « activité » (cela veut dire, évidemment, que ces paires de verbes se distinguent par la présence ou l'absence de ce trait). Il s'agit de *voir/regarder* et *entendre/écouter* en français, *ver/mirar* et *oir/escuchar* en espagnol. L'emploi de ces verbes n'est pas tout à fait parallèle dans les deux langues. Pour former l'impératif, on s'attendrait à ce que ce soit le verbe « actif »

qui est préféré, car il est plus naturel de demander à quelqu'un d'exercer une activité que de subir passivement une sensation. Or, à cet égard le français se comporte comme prévu : *regarde !/écoute !* sont des impératifs très courants, alors que *vois !/entends !* sont rares, voire inacceptables dans bien des contextes. En espagnol, par contre, il en va différemment : alors que *¡mira!* est utilisé pratiquement à l'exclusion de *¡ve!*, *¡escucha!* est bien possible, mais nettement plus rare que *¡oye!*. *Escoute !* se traduit normalement par *¡oye!*. Comment expliquer ce phénomène de parole au niveau de la langue ?

Utilisant la terminologie du structuralisme classique, il est bien évident qu'en français on a affaire à une opposition exclusive dans les deux domaines, celui de la vue et celui de l'ouïe. En espagnol, par contre, l'opposition est également exclusive pour la vue, mais elle est inclusive pour l'ouïe. L'impératif de *oir* peut remplacer, et remplace en effet dans la majorité des cas, celui de *escuchar*, alors que l'impératif de *ver* ne peut se substituer en aucun cas à celui de *mirar*. S'il y a « activité », le verbe « non-actif » est inutilisable en français pour les deux sensations. Il n'y a donc pas de terme non marqué dans aucune des deux oppositions lexicales. En espagnol, le locuteur est obligé de différencier pour la vue, mais non pour l'ouïe. On peut décrire ce fait en disant que dans le domaine de l'ouïe, un des deux termes est non marqué. Voilà une description structurale qui explique, au niveau de la langue, certaines particularités de la parole.

Afin d'expliquer à son tour cette particularité de la langue, il faut tâcher d'atteindre le niveau des universaux, ou plus modestement, d'émettre des hypothèses sur des universaux potentiels. A cette fin, la comparaison typologique multiple est indispensable. Pour dériver de l'observation de la parole des règles de langue, il ne suffit pas d'analyser un seul énoncé, qui peut contenir bien des éléments fortuits et par là non pertinents. De la même façon, il est impossible de formuler des hypothèses sur le langage humain en partant des données d'une seule langue historique, avec toutes ses particularités idiosyncratiques. Il faut comparer autant de langues typologiquement différentes que possible, sinon l'on risque de rester en deçà du niveau d'abstraction requis et de prendre pour des universaux les particularités fortuites d'une langue ou d'une famille linguistique donnée. Toute tentative de recherche universaliste doit s'appuyer sur une comparaison typologique à la fois ample et minutieuse.

Dans le cadre de la présente contribution, il est impossible de présenter dans le détail les données d'une typologie des verbes de perception dans les langues du monde. Une esquisse d'une telle typologie a été proposée récemment par Viborg (dans Butterworth / Comrie / Dahl 1985) qui étaye ses hypothèses par la comparaison détaillée d'une soixantaine de langues génétiquement et typologiquement bien différentes. Il en résulte qu'il y a dans le domaine des sensations une hiérarchie qui est le facteur décisif dans l'élaboration des différenciations lexicales. (Cette hiérarchie rend compte aussi des emplois métaphoriques et synesthésiques des verbes de perception, mais cela n'entre pas en jeu dans le cadre de la discussion présente.) Dans cette hiérarchie, la vue occupe la première

place ; elle est suivie par l'ouïe. Après, c'est le toucher, et enfin le goût et l'odorat qui se trouvent ensemble au quatrième rang.

Les différenciations lexicales du type « absence ou présence d'activité » sont courantes en haut de cette échelle, alors qu'elles sont de plus en plus rares dans la mesure où l'on descend vers le bas. Il s'agit là d'une **chaîne implicationnelle** ; cela veut dire que l'existence d'une différenciation dans une sensation hiérarchiquement inférieure implique l'existence, dans la même langue, de différenciations analogues dans toutes les sensations supérieures, mais non vice-versa. La chaîne implicationnelle (« implicational chain ») est une forme de pensée bien connue depuis les travaux de Joseph Greenberg ; c'est une structuration très caractéristique et fréquente dans le langage humain à tous les niveaux.

Dans le cas concret qui nous occupe ici, il est évident que la structuration qu'on observe au niveau de la langue est déterminée par cette hiérarchie des perceptions qui se dégage de la comparaison typologique de nombreuses langues. Dans la chaîne implicationnelle en question, le point tournant ou point d'inflexion (*turning point* ou « Wendepunkt » selon le modèle des contiuna linguistiques de Hansjakob Seiler) se retrouve en des lieux différents en français et en espagnol (entre la vue et l'ouïe en espagnol, au-delà de l'ouïe, à un endroit à préciser par des recherches futures, en français). En tout cas, il est conforme aux exigences de la chaîne implicationnelle. La différence hiérarchique peut se manifester de bien des manières différentes. Elle peut être réalisée sous la forme d'une distinction entre une opposition exclusive et inclusive, comme en espagnol. Elle peut se manifester aussi sous la forme d'une distinction entre présence et absence d'une différenciation lexicale tout court. Tel est le cas du chinois par exemple où l'on a deux verbes pour la vue (*kàn* et *jiàn*, respectivement), mais un seul verbe pour l'ouïe (*tīng*). La distinction hiérarchique peut prendre encore d'autres formes qu'il est impossible d'évoquer ici. L'essentiel, c'est que les structures des langues historiques ne varient pas à l'infini mais que leur variance est déterminée par des régularités universelles. Les universaux limitent la variabilité typologique.

Expliquer les régularités universelles elles-mêmes n'est plus la tâche de la linguistique au sens étroit. Celle-ci fait partie d'un ensemble plus vaste qui est celui des sciences de l'homme. En ce qui concerne notre exemple concret, il n'est pas nécessaire de démontrer qu'une hiérarchie des sensations qui se reflète dans le langage est primairement un fait biologique. En d'autres cas, c'est parfois moins évident à première vue sans que pour cela les essais d'explication métalinguistique perdent leur valeur. Le langage comme faculté fait partie de l'héritage évolutionnaire de notre espèce. C'est là qu'il faut chercher, en dernière instance, les facteurs qui l'expliquent.



## INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Bossong, Georg. « Historische Sprachwissenschaft und empirische Universalienforschung ». *Romanistisches Jahrbuch* 33 (1982), 17-51.
- Bossong, Georg. *Empirische Universalienforschung. Differentielle Objektmarkierung in den neuiranischen Sprachen*. Tübingen : Gunter Narr 1985.
- Butterworth, Brian / Comrie, Bernard / Dahl, Östen (eds.). *Explanations for Language Universals*. Berlin : Mouton, 1985.
- Lorenz, Konrad. *Die Rückseite des Spiegels. Versuch einer Naturgeschichte menschlichen Erkennens*. München 1977.